

Héloïse et Abélard, deux êtres d'exception hors du temps...



Abélard et Héloïse, Edmund Blair Leighton (1882)

Pierre Abélard

Pierre est né en 1079 au Pallet près de Nantes - mort le 21 avril 1142, au **prieuré de Saint-Marcel** à proximité de Chalon-Sur-Saône. C'est un philosophe, dialecticien et théologien chrétien, père de la scolastique et inventeur du conceptualisme.

Né dans une famille de souche poitevine établie dans le duché de Bretagne, il a été abbé du Rhuys mais a exercé principalement dans ce qui est l'Ile-de-France actuelle comme professeur appointé par des familles aristocratiques et comme compositeur de chansons pour goliards. Sa renommée à travers tout l'Occident de penseur à la fois rigoureux et non conformiste a été un phénomène social du début du XIIème siècle qui aboutira à l'extension du statut de clerc à l'ensemble du corps enseignant et étudiant.

Héloïse

Heloyssa, née vers 1092 et morte le 16 mai 1164, est une intellectuelle du Moyen Âge, épouse d'Abélard première abbesse du Paraclet. Elle serait la fille illégitime née de l'union de Hersende de Champagne, Dame de Montsoreau avec le Grand bouteiller de France Gilbert de Garlande. Chantre de l'amour libre, elle est la **2ème femme de lettres d'Occident** dont le nom soit resté et la **1ère écrivaine** à affirmer et définir la **spécificité du désir féminin**.

Notre histoire vraie débute au temps des cathédrales. Un temps mal dégrossi, cruel pour les faibles ; mais un temps aussi d'élan, fervent, passionné, un temps de découvreurs. La première croisade, en 1095, a élargi le monde. L'Occident chrétien, tout juste sorti de l'ère barbare, bourgeoise. Dans le royaume franc, on défriche, on bâtit, partout les forêts reculent pour faire place aux villages, aux marchés, aux monastères. D'aucuns inventent la cheminée, le moulin, les vitres, le bouton... A Sens, un architecte pose les premières pierres d'un art gothique qui époustoufflera bientôt par sa lumière, son audace.

En 1115, Paris n'est pas encore capitale, mais déjà centre culturel et séjour favori du roi. A l'ombre de Notre-Dame, les écoles pullulent, gagnent la montagne Sainte-Geneviève. Les clercs relisent Cicéron, se passionnent pour la dialectique et s'empoignent sur les sujets théologiques les plus abscons. Le champion incontesté de ces joutes oratoires se nomme Pierre, et on l'a surnommé Abélard. Issu de petite noblesse bretonne, il est chanoine - mais pas encore prêtre -, brillant, égocentrique, le verbe haut, la plume acide, vénéré par ses élèves, haï par ses rivaux. Le prototype de l'intellectuel.

A 36 ans, il passe pour chaste, exception en ce temps fort gaillard. Du moindre clerc au dignitaire de l'Eglise, beaucoup entretiennent femme ou concubine, au point que la charge d'abbé ou celle d'évêque passent pour héréditaires quand elles ne sont pas attribuées par un seigneur ou carrément achetées. Le pape, dopé par la réussite de la croisade, tente non sans mal de redresser ce clergé décadent. Paris renâcle, mais la réforme progresse ailleurs, à Cîteaux, Fontevrault, la Chartreuse, où de nouveaux ordres essaient sans cesse.

L'amour n'est pas encore courtois, il s'en faut d'une bonne génération, et se soucie peu de l'Eglise. En ce début de siècle, la femme est d'abord proie, puis ventre, honorée pour ses dons de reproductrice, et, enfin, rangée au couvent. Dans les campagnes, elle tire encore la charrue. Il n'y a guère que dans les châteaux où elle remplace parfois l'époux, parti guerroyer.

Dans cet univers si machiste, une jeune fille défraye la chronique. Elle est belle et, dit-on, surdouée ; elle vit chez son oncle, chanoine, dans l'enceinte même du cloître Notre-Dame - en principe exclusivement masculin. Plus stupéfiant encore : elle suit, à l'école cathédrale, les cours réservés aux clercs de haut niveau ; on assure même qu'elle connaît le latin, le grec et l'hébreu - talent rarissime.

Pierre le Vénérable, abbé de Cluny, écrira que, dans sa jeunesse, il a entendu parler d'une femme dotée d'une intelligence et d'une culture remarquables. Cette femme savante, c'est Héloïse. Une exception, presque un monstre pour les hommes de son temps, qui pourtant la chérissent, impressionnés par sa dignité naturelle. *"Ils étaient en quelque sorte fiers d'elle"*, note le médiéviste Guy Lobrichon.

D'où vient-elle ? Mystère. La légende en fait une pauvre orpheline, sans défense, [...] Héloïse a passé son enfance au monastère d'Argenteuil, qui n'admet que les filles de l'aristocratie ; elle en deviendra dès 1120 la prieure, c'est-à-dire le numéro deux, poste éminent réservé aux femmes d'expérience. Surtout, ses études la distinguent de toutes ses contemporaines, lesquelles lisent, écrivent parfois, chantent en latin (comme Hildegarde von Bingen), mais ne maîtrisent jamais la philosophie, la théologie ou la logique. Aliénor d'Aquitaine elle-même, à la génération suivante, n'aura pas cette formation. François Villon, trois siècles plus tard, louant la *"très sage Héloïse"*, souligne cette science extraordinaire.

En 1115, quand Pierre Abélard, alors au faite de sa gloire, la repère, Héloïse a probablement passé les 20, voire les 25 ans. C'est certainement une "dame", issue d'un milieu peu banal et, en tout cas, fortuné, tels les Montmorency ou, plus sûrement, les Garlande, lignée qui compte à l'époque un chef des armées, un chancelier, un intendant du roi et un archidiacre. Peut-être est-elle illégitime, mais le temps ne fait guère la différence : bâtarde ou non, Héloïse fait partie du "clan", et dispose de puissants appuis. Au XII^e siècle, c'est là l'essentiel.

Un gibier de choix donc pour Abélard, dont l'orgueil ne peut se satisfaire que d'une femme d'exception. Selon ses propres dires, il planifie l'assaut : *"Je cherchai l'occasion de nouer des rapports intimes et journaliers qui la familiariseraient avec moi et l'amèneraient plus facilement à céder"*, avouera-t-il dans *L'Histoire de mes malheurs*. Connaissant la vénération du chanoine Fulbert pour sa nièce et sa passion non moins vive pour le gain, le suborneur lui suggère de le loger, moyennant pension. *"Il se jeta sur l'argent et crut que sa nièce profiterait de mon savoir"*, note Pierre, cynique.

Le professeur a tôt fait de séduire son élève - ce qui, plus que la liaison en soi, choquera l'époque, imbue du prestige des maîtres. Pour elle, il compose des poèmes, des chansons, aussitôt colportées dans les ruelles... Bientôt toute la cité connaît leurs amours - sauf Fulbert, bien entendu. Héloïse succombe à une passion sans bornes qu'elle ne reniera jamais. *"Ces plaisirs de l'amour que nous avons partagés assidûment m'ont été très doux, au point que je ne peux en éprouver de déplaisir, encore moins les effacer de ma mémoire"*, lui écrira-t-elle des années plus tard.

Abélard, pris à son propre piège, s'enflamme à son tour : *"Tout ce que la passion peut inventer de raffinements insolites, nous l'avons ajouté, dit-il, nous ne pouvons nous en lasser."* Il oublie tout, néglige ses cours, ses élèves et la prudence la plus élémentaire. Fulbert, enfin averti, les surprend et les sépare.

A ce point, Héloïse découvre qu'elle est enceinte. Abélard l'enlève et la cache dans sa famille au Pallet, près de Nantes. Elle y accouche d'un fils, qu'elle nomme Astrolabe - nom inusité - et s'empresse d'oublier. Confié à la sœur de Pierre, il deviendra chanoine, mais Héloïse n'en parlera pratiquement plus. La génitrice n'est pas son modèle, ce qui la différencie, là encore, des femmes de son temps. Pierre est déjà rentré à Paris pour tenter d'arranger les choses avec Fulbert, fou de rage. Ensemble, ils concluent un arrangement bancal qui sera la source de tous leurs malheurs : Abélard épousera Héloïse, mais à la condition que le mariage reste secret. Pourquoi ? Les historiens hésitent.

Pierre n'a pas encore prononcé ses vœux, il est donc libre. Bien sûr, sa carrière future risque d'en souffrir s'il vise, comme ses pairs, l'évêché, voire Rome - plusieurs de ses élèves deviendront cardinaux. Mais elle pâtira tout autant d'une union cachée ; de jour en jour, la réforme gagne du terrain, menaçant les dissidents. Quant à Fulbert, son honneur bafoué exige, non le secret, mais, au contraire, un maximum de publicité.

Héloïse, seule, voit ces failles et proteste. Elle ne cherche en Pierre que son amour, refuse ce mariage, et même le mariage en général : *"Bien que le nom d'épouse paraisse plus sacré et plus fort, j'aurais mieux aimé pour moi celui d'amie ou même, sans vouloir te choquer, celui de concubine et de prostituée."*

Finalement, elle cède. Au petit matin, dans l'église Saint-Julien-le-Pauvre, les "justes noces" sont célébrées en présence de Fulbert et de quelques amis. Nous sommes en 1118, leurs amours n'ont duré que trois ans. Car, aussitôt, ils se séparent pour sauver les apparences. Héloïse retourne chez son oncle, lequel s'empresse de trahir le secret et lui fait une vie d'enfer parce qu'elle s'obstine à le contredire.

Pierre prend alors une seconde décision fatale : au lieu de la recueillir chez lui, il la place, contre son gré, au monastère d'Argenteuil. La pratique est courante en ces temps de croisades, mais elle enrage Fulbert et désespère Héloïse. Croyant - non sans raison peut-être - qu'Abélard veut se débarrasser de cette épouse embarrassante, le chanoine ourdit une terrible vengeance et fait émasculer le mari indigne, de nuit, dans sa chambre, par des hommes de main. Le scandale est énorme. La castration n'est pas un acte courant et elle est réservée aux violeurs. S'agissant d'une vengeance privée, commise au sein même du chapitre de Notre-Dame et sur le plus illustre clerc de son temps, elle consterne tout le royaume. Les deux malfrats sont punis de la loi du talion - pour faire bonne mesure, on leur crèvera les yeux, en prime -, et Fulbert est suspendu.

Pierre, malade de honte plus que de douleur, dit-il, ne voit d'autre refuge que dans l'oubli d'un monastère, et exige d'Héloïse qu'elle l'y suive. Elle n'a pas la moindre vocation religieuse, elle ne l'aura jamais et le déplorera jusqu'à sa fin. Pourquoi cède-t-elle encore ? *"Elle ne pouvait se résoudre à me heurter"*, dit simplement Pierre. C'est en pleurant qu'elle prend le voile, bouleversée, torturée par le remords d'avoir causé sa perte, le même jour que son mari, en juillet 1118.

L'histoire d'Abélard et d'Héloïse n'est pourtant pas finie. Il y a une vie après l'amour, et, si lui ne recueille que déboires dans sa carrière monastique, elle se révèle bientôt une meneuse d'âmes exemplaire. Privée par force des plaisirs, la "tendre Héloïse" se mue en ascète et en égérie. Aidée par ses relations, elle s'impose parmi les rares femmes qui dominent leur temps par leur sagesse, leur force et leur habileté à gérer une communauté religieuse.

En 1129, lorsque l'abbé Suger expulse les moniales d'Argenteuil, elle entraîne ses compagnes dans un petit oratoire-*paraclet*- sis dans le diocèse de Troyes, près de Quincy. Le Paraclet appartient à Abélard, qui y a enseigné mais l'a quitté, en 1127, pour devenir abbé de Saint-Gildas de Rhuys (Morbihan). Il donne le prieuré aux moniales, avec l'arrière-pensée d'en faire un monastère de femmes placé sous la tutelle d'un homme - lui-même en l'occurrence. Mais Héloïse ne l'entend pas ainsi.

En 1132, émue par l'*Histoire de mes malheurs*, elle écrit à son époux pour lui reprocher son silence, lui rappeler ses devoirs. Elle est en train de réfléchir à un nouvel ordre et cherche un soutien moral et intellectuel : "*Tu es la seule cause de mes souffrances. Toi seul as le pouvoir de me consoler.*" Ses lettres, rédigées dans un style admirable, monument de la culture médiévale, révèlent son désarroi comme l'ampleur du sacrifice qu'elle s'est imposée pour lui. Et aussi sa différence. Elle n'a jamais cessé de l'aimer, mais elle connaît trop ses faiblesses pour accepter son tutorat – pas plus que celui des autorités laïques ou cléricales, d'ailleurs ! Elle veut l'indépendance, pour elle et pour ses "filles". Elle l'obtiendra. En douceur, sans se rebeller mais sans céder non plus.

Ce seront leurs derniers échanges. A la teneur des réponses, Héloïse a compris qu'Abélard, paranoïaque et plus narcissique que jamais, ne peut lui être d'aucun secours. Dès lors, elle s'investit dans le devenir de sa communauté et ne s'adresse plus à lui que pour des détails pratiques. L'ordre du Paraclet essaima dans toute la région et comptera six établissements jusqu'à la Révolution. Héloïse, son abbesse, assume si bien son rôle spirituel, éducatif et politique, que même Bernard de Clairvaux (futur saint), l'ennemi juré d'Abélard, s'incline devant ses mérites. Elle a la foi austère mais la tendresse têtue : quand Pierre meurt, en 1142, elle le fait ensevelir au Paraclet, puis, vingt-deux ans plus tard, sentant sa fin venir, exige d'être enterrée à ses côtés.

A peine le siècle est-il terminé que l'histoire vraie est déjà devenue légende, symbole de l'amour impossible ici-bas. La sublime abbesse, écrasée par l'ombre d'Abélard, n'y tient qu'un second rôle, au point que ses lettres passeront longtemps pour apocryphes. « *Je n'ai rien gardé pour moi* », écrivait-elle à Pierre. Rien, sauf son mystère.

Qui était-elle ? D'où tenait-elle son savoir ? Et, surtout, pourquoi cette femme exceptionnelle s'est-elle imposé une vie entière de rigueur pour l'amour d'un homme ?

Mystérieuse Héloïse

par Véronique Maurus

Article publié dans le journal - Le Monde - le 20 mars 2005

Bibliographie :

Héloïse, de Guy Lobrichon, aux éditions Gallimard.

Abélard et Héloïse. Correspondance, préface d'Etienne Gilson. Gallimard, "Folio classique", 2000.

Histoire de mes malheurs, de Pierre Abélard. Mille et une nuits, 2001.